

plus loin, le nom du Dr. Labrie, *Histoire du Canada*, etc., et le titre de quelques-uns de ses autres ouvrages, et des discours par lui prononcés dans des occasions importantes.

20. Mlle Ovide Lemaire représentait *Polymnie* ou *Polymnie* (hymne, louange), muse de l'éloquence, elle était habillée de blanc, couronnée de pierreries, et portait un caducée à la main.

30. Mlle Henriette Dumouchel représentait *Thalie* (réjouissance), muse de la comédie; elle était couronnée de géranium, feuille de lierre, et de fleurs, ses cheveux libres sur son cou en boucles élégamment distribuées, une robe légère et des brodequins pour chaussure. Elle tenait à la main, mais suspendu par des rubans à son col, un carreau sur le devant duquel était peint un masque à l'antique; sur le haut était dessiné une figure ailée, sortant d'un enroulement de nuages et laissant échapper des flammes au-dessus de sa tête, pour signifier le Génie.

[Je ne me rappelle pas de plusieurs autres décorations, mais le devant de ce carreau n'était qu'une planche mince ne tenant qu'à un fillet de papier, à un cadre entièrement caché, et qui le recouvrait. Ce cadre était le portrait de J.-Bte. Dumouchel, écuyer, intime ami du Dr. Labrie.]

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

M. E. Rameau, auteur de "La France aux Colonies," a été élu membre de l'Assemblée Nationale dans le département de Seine et Oise. Sur une liste de huit députés élus par ce département, il est le second.

Des lettres de Rome disent que malgré la défense de l'autorité qui avait menacé de peines sévères, les mascarades politiques et religieuses, ces mascarades ont eu lieu à la fin du carnaval, et l'autorisation a tout laissé faire. On s'est porté à tous les excès, on a accablé d'outrages et d'insultes le pape, le clergé, la France et la Belgique.

Le ministère italien, dit-on, a réussi à la dernière heure à arrêter l'amendement que la gauche avait fait accepter et qui livrait le Vatican aux visites domiciliaires des agents de police. Mais le Pape n'y gagne rien. Car un autre amendement déclare la bibliothèque et le musée, propriété nationale, confiée à la garde des agents du roi. Or, pour aller prendre l'air dans ses jardins, il faut que le Pape passe par là, et comme il est bien décidé à ne point s'exposer aux indignités qui l'attendraient s'il se montrait au milieu des misérables officiers italiens, le Pontife se trouve littéralement prisonnier dans ses appartements privés!

Les élections de la Chambre locale d'Ontario ont eu lieu, la semaine dernière, dans un seul jour suivant la nouvelle loi. Les journaux ministériels reconnaissent qu'elles ont été défavorables au gouvernement de M. Sanfield McDonald, mais ils croient qu'il aura une majorité suffisante pour conduire la Chambre. L'opposition prétend avoir une majorité de sept ou huit. On verra cela à la prochaine session de la législature d'Ontario. Il est évident que l'agitation *clearly* a porté ses fruits et que la lutte sera chaude aux élections fédérales qui auront lieu l'année prochaine, surtout si le recensement est favorable à la province d'Ontario qui s'attend à envoyer dix ou douze membres de plus au parlement fédéral.

Gustave Flourens l'un des agitateurs récemment condamnés à mort à Paris, n'a que trente-trois ans. On sait le rôle funeste qu'il a joué depuis deux ou trois ans et les efforts qu'il a faits pour jeter la France dans l'anarchie. Blanqui est un révolutionnaire de profession qui s'était distingué par sa violence en 1848. Girard est un journaliste qui a figuré, lui aussi, en 1848. Goupil est le fils d'un peintre distingué. Vallès est un journaliste de talent. Ils sont tous quatre hors de la France et par conséquent à l'abri de l'exécution de la sentence portée contre eux.

On dit que M. Faucher de St. Maurice, l'un de nos écrivains les plus remarquables se présente dans le comté de Lotbinière. On dit aussi que les électeurs de Rouville se proposent de présenter une réquisition à M. Rainville, avocat de Montréal, le priant de se porter candidat aux prochaines élections pour la Chambre locale.

Evidemment les hommes de talent sont à la hausse et les électeurs prennent leurs devoirs au sérieux.

Un ministre presbytérien, autrefois de Montréal vient de s'enfuir de Kingston avec la femme de son voisin et ami. Il laisse derrière lui une femme et des enfants pour pleurer son absence, sans compter l'ami en question qui ne sera pas le dernier à bénir sa mémoire et son ministère.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

Camparini, quoiqu'il ne soit plus jeune, possède bien le cœur le plus facile à enflammer que j'aie jamais connu, et, quand il aime ou qu'il croit aimer, rien ne l'arrête dans ses entreprises. Notez qu'avec cela il est superstitieux à l'excès.

Avant de se rendre chez le duc de Chartres, il avait été à l'hôtel Soubise, et, en se mettant à la fenêtre, il avait aperçu dans un jardin voisin deux jeunes filles qui lui avaient paru si belles qu'il en était tombé amoureux à l'instant même.

—Des deux? demanda Mme d'Horigny.

—Il ne sait pas au juste laquelle il préfère. Bref, il vint souper, la tête encore pleine de l'image des deux ravissantes personnes, mais ignorant absolument leur nom et leur position sociale.

Ce fut l'un de nous qui, devant qu'il était question des nièces de M. de Niorres, lui apprit la vérité. Mais à peine eut-on prononcé le nom du conseiller, que chacun se ressouvint des lugubres histoires auxquelles ce nom est mêlé, et bientôt Camparini fut mis au courant de la funeste situation.

Vous pensez peut-être que la révélation des crimes abominables qui jetaient cette famille entière dans le deuil empêcha le marquis de songer aux deux jeunes filles? Point du tout! Plus on lui en disait et plus il sentait, prétendait-il, croître la passion allumée dans son cœur.

Nous jouions au creps alors, et le marquis tenait les dés, perdant des sommes folles avec l'insouciance d'un véritable grand seigneur qu'il est bien réellement.

Quand on vit que Camparini s'entêtait dans son idée, chacun, et moi le premier, je l'avoue, se mit à lui prédire les choses les plus affreuses. Nous riions, sans supposer un seul instant ce qui devait arriver.

A chaque trait lancé pour lui prouver l'impossibilité de la réussite de ses amours nouvelles, Camparini ripostait par une excellente raison dite du ton le plus calme.

"Mais ces deux jeunes filles sont fiancées au marquis d'Herbois et au vicomte de Renneville, lui dit Lauzun.

—Tant mieux, répondit-il, j'aime les obstacles.

—Mais elles ne vous connaissent même pas de nom.

—Elles connaîtront ma personne.

—Mais, lui dis-je encore, elles ne savent même pas que vous les aimez.

—Elles le sauront.

—Et qui le leur dira?

—Moi.

—Quand?

—Pardieu! la première fois que je les verrai."

Nous éclatâmes tous deux d'un fou rire tant le sérieux du marquis nous paraissait amusant.

"La première fois que vous les verrez ne signifie rien, dit Son Altesse; car vous pouvez les voir aussi bien pour la première fois dans dix ans que demain.

—Avant vingt-quatre heures j'aurai parlé, répondit le marquis.

—Allons donc! m'écriai-je; personne ne peut pénétrer dans l'hôtel de Niorres, et chacun sait que d'Herbois et de Renneville se sont vus depuis un mois obstinément refuser la porte."

Le marquis se retourna vers moi.

"Vous doutez? dit-il.

—Ma foi, je l'avoue; et ces messieurs doutent comme moi."

Camparini tenait les dés contre le duc de Lauzun; deux cents louis étaient engagés; il gagna. Le marquis ramassa l'or, et, le faisant sauter dans sa main:

"Je parie ces deux cents louis, dit-il, qu'avant deux heures d'ici j'aurai vu Mlles de Niorres, que j'aurai fait mon choix et ma déclaration.

—Je tiens! dis-je vivement.

—Ah! comte, s'écria Lauzun, vous pariez à coup sûr. Il est près de minuit, et....

—Je double le pari, si vous voulez tenir également," interrompit Camparini.

Cette assurance redoubla notre gaieté.

"Eh bien?... fit le marquis.

—Tenu! répondit Lauzun en riant. Mais comment saurons-nous si vous avez perdu ou gagné?

—Rien de plus simple. Ma voiture attend: de Sommes et vous, monsieur le duc, allez m'accompagner jusque dans les jardins de l'hôtel de Niorres, et vous assisterez à mon entretien avec les jeunes filles."

Cette proposition était insensée, je le reconnais à cette heure; mais quand elle fut faite, nous venions de souper joyeusement, et cela explique tout.

—Enfin vous partirez," dit la marquise.

Puis, se tournant à demi vers Léonard:

"Découvrez donc davantage l'oreille," ajouta-t-elle.

La jolie créature écoutait bien le comte, mais elle s'occupait avant tout de sa parure.

"Nous partirez, reprit M. de Sommes. Le marquis tit arrêter rue du Chaume et se mit à escalader le mur en nous invitant à le suivre. La chose devenait amusante: Lauzun et moi nous nous élançâmes gaillardement. Les branches d'un superbe marronnier nous aidèrent dans notre ascension que nous commençâmes en montant sur le siège du cocher du marquis, et nous sautâmes dans le jardin.

Nous avions déjà parcouru une partie du jardin, ignorant comment le marquis allait s'y prendre pour pénétrer dans l'intérieur de l'hôtel; nous venions d'atteindre une magnifique pelouse située devant les bâtiments, lorsque tout à coup un cri déchirant se fit entendre et une clarté subite illumina le jardin.

—Oh! fit la marquise, vous me faites peur. Armande! mes girandoles de diamants!"

La femme de chambre présenta un écriin tout ouvert et contenant une admirable paire de boucles d'oreilles du plus grand prix.

"Un incendie épouvantable, reprit le comte, venait d'éclater subitement au rez-de-chaussée et au premier étage de l'hôtel.

Lauzun et moi nous arrêtâmes stupéfiés. Camparini était à quelques pas en avant de nous....

"Grand Dieu! s'écria Lauzun, serions-nous venus ici pour être témoins de nouveaux crimes!"

—Etes-vous armés? fit-je en portant la main à la garde de mon épée par un mouvement instinctif.

—J'ai une paire d'excellents pistolets qui ne me quittent jamais la nuit," dit le marquis.

Il n'achevait pas qu'un homme, surgissant je ne sais d'où, s'élançait sur nous. Lauzun, convaincu avec raison qu'il voyait un meurtrier, bondit sur lui, mais il n'eut pas le temps de le rencontrer.

Camparini venait de faire feu des deux mains, et le misérable roulait sur le sable d'une allée.

"Ses complices doivent être encore là! s'écria le marquis; fouillons le jardin et appelons du secours."

Nous nous élançâmes, mais nous n'avions pas fait trois pas en avant qu'une escouade de police envahissait le jardin. ...

—Oui, oui! dit vivement le coiffeur en mettant la dernière main à son œuvre, M. Lenoir a dit à la reine qu'il avait envoyé des hommes de police aussitôt qu'il avait appris que M. d'Herbois et de Renneville avaient pénétré dans l'hôtel à l'aide d'une fausse clef.

—C'est cela même, dit le comte en reprenant son récit. Tout d'abord ces hommes se jetèrent sur nous et voulurent nous arrêter, mais en reconnaissant le duc de Lauzun, en me reconnaissant moi-même, en nous entendant tous deux répondre corps pour corps du marquis Camparini, ils reculèrent, ne sachant que faire.

L'incendie éclatait alors dans toute sa violence, et des cris affreux partaient du second étage de l'hôtel."

XIX.—Le signor Camparini.

"C'est fort émouvant ce que vous me racontez là, monsieur le comte, dit la marquise d'une voix languissante, tandis qu'Armande lui attachait aux oreilles les girandoles de diamants.

—Le feu, continua M. de Sommes, avait envahi tout le premier étage et les flammes s'élançaient par les fenêtres brisées. C'était horrible à voir.

En moins de temps que je n'en mets à vous le dire, marquise, le jardin et la cour avaient été envahis par une foule accourue sur le lieu du désastre.... mais, comme il arrive toujours en pareilles circonstances, un tumulte épouvantable régnait là où l'ordre et le calme eussent été absolument nécessaires pour combattre le fléau dévastateur.

Chacun allait, venait, criait, se donnait du mouvement, faisait preuve de bonne volonté, mais on perdait un temps précieux en agitation inutile et en débit d'avis contraires.

Cependant le péril devenait de plus en plus imminent: l'hôtel entier menaçait de s'enflammer.

J'avoue que Lauzun et moi ressentions encore une émotion causée par la vue du désastre qui, au premier instant, paralysa nos facultés. Cependant nous nous remimes vite.

—Oui, dit encore Léonard, M. le lieutenant de police, en rendant compte de cet événement à la reine, a cité dans les termes les plus chaleureux la belle conduite de M. le comte et celle de M. le duc de Lauzun; mais il paraît que M. le marquis de Camparini a été réellement sublime et a agi en véritable héros.

—Ah! ah! fit le comte, comment M. Lenoir a-t-il raconté cela? je suis curieux de le savoir.

—M. Lenoir a dit, reprit le coiffeur, que lorsqu'il arriva sur les lieux du sinistre, il trouva tous les secours organisés avec une habileté merveilleuse par les soins du gentilhomme italien, qui prodiguait ses forces, risquait sa vie et courait les plus grands dangers avec un sang-froid inaltérable et un courage presque surhumain.

—Le fait est que Camparini était magnifique, dit le comte en secouant la tête.

—Et vous-même, monsieur le comte, n'avez-vous pas exposé généreusement vos jours pour sauver Mlles de Niorres, tandis que le marquis arrachait leur mère à une mort certaine?

—Vraiment? dit la marquise en étudiant dans le miroir ses mines les plus séduisantes, vous avez sauvé ces enfants, comte? C'est très-bien, cela!... Léonard, voici une mèche un peu trop chargée de poudre.... regardez donc!... Et comment avez-vous fait pour sauver ces pauvres petites? continua la belle indifférente en regardant dans la glace son interlocuteur.

—Ma foi! je ne sais plus trop, marquise; je ne me rappelle plus les détails.

—Oh! mais je les sais, moi, monsieur le comte, dit vivement Léonard. Sa Majesté a porté le plus vif intérêt à votre belle action et à celle du marquis Camparini.

—La reine est trop bonne!

—Elle était fort émue en écoutant M. Lenoir. Il paraît, madame, continua le coiffeur en se penchant au-dessus de la tête de Mme d'Horigny pour donner un dernier coup de pinceau, il paraît qu'au plus fort de l'incendie, alors que les flammes avaient coupé toutes les issues et que la mort menaçait ceux qui étaient demeurés aux étages supérieurs de l'hôtel, une femme, ouvrant une fenêtre que le feu n'avait pas encore gagnée, se pencha en avant en poussant des cris déchirants.

C'était Mme de Niorres, la belle-sœur du conseiller, qui, après avoir vainement essayé de parvenir jusqu'à la chambre de ses filles, était revenue dans la sienne, et, à demi folle de terreur et de désespoir, menaçait de s'élançer dans le vide.

Aucun moyen praticable d'arriver jusqu'à elle n'existait plus. Le grand escalier était bouché par une mer de feu alimentée par les boiseries du vestibule, et l'escalier de dégagement venait de s'érouler.

Cette pauvre femme appelait au secours, et, aux tourbillons de fumée qui s'enlevaient et s'élançaient par l'ouverture de la fenêtre, il était facile de deviner que l'incendie avait envahi sa chambre.

Elle était perdue, perdue sans ressource, ainsi que les autres habitants de l'hôtel qui n'avaient pu encore réussir à se sauver, et jusqu'aux valets seuls et les femmes de chambre logés dans les communs avaient été arrachés à la mort.

On proposait mille moyens pour essayer de venir au secours de Mme de Niorres.... mais tous ces moyens étaient impossibles à exécuter et le péril augmentait avec une vitesse effrayante....

En ce moment on vint dire à ceux qui travaillaient dans le jardin que les deux jeunes filles, dont les appartements donnaient sur la cour, étaient dans une situation identique à celle où se trouvaient leur mère, et qu'elles aussi, se croyant perdues, paraissaient affolées d'horreur.

Mme de Niorres disparut en cet instant derrière un nuage rougeâtre.... la foule entière poussa un même cri d'effroi.

Le marquis Camparini, ses vêtements en lambeaux, sa chevelure à demi brûlée, était au milieu des décombres fumants, donnant des ordres, dirigeant une partie des travaux et se faisant obéir de la masse des travailleurs avec une autorité admirable.

En voyant l'effrayant péril que courait Mme de Niorres, il poussa un cri de colère.

"Morbieu! dit-il, il ne sera pas dit que j'aurai vu une femme périr sous mes yeux sans avoir rien fait pour la sauver."

Et saisissant une échelle, en dépit des efforts que faisaient ceux qui le retenaient en l'assurant qu'il allait au-devant d'une mort inutile, il l'appliqua contre la muraille embrasée et croulante et s'élança.

"Le feu a gagné la chambre des jeunes filles! s'écria un valet en se précipitant vers le lieutenant de police.

—Mille louis à qui les sauvera!" cria M. Lenoir.

Mais quoique la récompense fût belle, personne n'osa tenter l'entreprise, et le silence répondit à la voix du lieutenant de police.

Ce fut alors qu'en voyant l'hésitation générale, M. le comte de Sommes s'élança généreusement, comme s'était élançé son ami.

L'un du côté du jardin et l'autre du côté de la cour tentèrent, avec un dévouement admirable, l'œuvre du sauvetage.

Le premier qui réussit fut le marquis Camparini. Son échelle s'était embrasée au moment où il avait atteint la fenêtre à laquelle se cramponnait Mme. de Niorres.

Saisissant alors une corde dont il avait eu la précaution de se munir, il attacha le corps de la femme évanouie et le descendit lentement, puis, quand il eut vu en sûreté celle qu'il venait d'arracher à la mort, il songea seulement à sa propre conservation.

Aussi, quand il sortit sain et sauf du milieu des décombres, la foule entière l'acclama avec frénésie.

Mme de Niorres avait ouvert les yeux, et avec le sentiment de l'existence lui était revenu le souvenir du danger que couraient ses filles.

"Blanche! Léonore! mes enfants, criait-elle avec une expression impossible à rendre. Laissez-moi!... je veux les sauver ou mourir avec elles!"

Et se débattant entre les mains de ceux qui s'efforçaient de la calmer, elle voulait se précipiter de nouveau au milieu du foyer ardent.

"Mes filles! mes enfants!..." répétait-elle avec les cris les plus déchirants, se tordant les bras, s'arrachant les cheveux.

C'était affreux, épouvantable! Tous ceux qui étaient là se sentaient défaillir en présence de cette expression de désespoir de la pauvre mère....